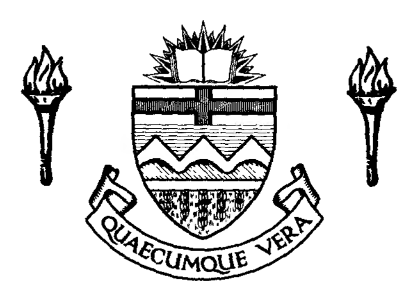
JEAN-MARIE JOLYS

RÊVES DU SOIR


QUAECUMQUE VERA

S. I

JEAN-MARIE JOLYS

REVES

DU

soir

A M. L'ABBÉ E.-B.

L'HIVER

AU COIN DU FEU

L'HIVER AU COIN DU FEU



L'hiver au manteau blanc est-il pour toi sans charmes ?
Pourquoi maudire, ainsi, la neige et les frimas
N'est-il accompagné que de maux et de larmes
L'hiver au blanc manteau qui vient pressant le pas ?

Dis-moi, ne penses-tu qu'aux morsures cruelles
A ces âpres baisers que nous font les grands froids !
Eh bien ! J'aime le vent apportant sur ses aîles
La neige aux blancs flocons qui vient poudrer les bois.

Déjà de crainte, hélas ! ton sourire s'envole
Et le ciel gris te rend pensif et tout dolent.
Ah ! mon cher, j'aime à voir, comme une danse folle
Tourbillonner dans l'air mille étoiles d'argent.

La glace emprisonnant les ruisseaux dans son marbre,
Qui reflète le ciel comme un brillant miroir,
Et le soleil mettant aux branches de chaque arbre
Des diamants en feux ; mais c'est superbe à voir !

Les nuits vont resplendir de clartés si étranges
Qu'un soleil, semble-t-il, de ses puissants rayons
Embrase tout le nord, et se perd dans les franges
De quelques merveilleux et vastes pavillons.

Et le moëlleux tapis couvrant toute la plaine
Où l'on glisse, emporté d'un mouvement si doux,
Qu'un frisson de plaisir nous court en chaque veine ;
Ce tapis si moelleux, l'hiver l'étend pour nous.

La tempête en fureur courant échevelée
De neige enveloppée ainsi que d'un linceul
Donne un charme nouveau à la longue veillée ;
Quand je l'entends rugir, je me trouve moins seul !

Lorsque j'entends siffler ses sanglots à ma porte,
Oh ! que j'aime à rêver assis au coin du feu !
La folle du logis arrive, elle m'emporte
Vers les Immensités. Manitoba, adieu !

Je franchis l'espace
Rapide, joyeux.
La terre s'efface,
Je fuis vers les cieux.
Je vois les merveilles
D'un brillant décor.
Des coupes vermeilles
Pleines jusqu'au bord
Versent à ma lèvre
Un nectar divin :
Le feu d'une fièvre
Me brûle sans fin.
Bercé dans un songe
Où dorment mes sens,
Je roule, je plonge
Dans un bain d'encens.

Divine harmonie,
Célestes accords !
Douceur infinie,
Tout puissants transports !
Harpes angéliques
J'entends votre voix.
Vos divins cantiques
Chantent sous les doigts
D'anges en extase.
Ce chant tout divin,
Ce beau chant m'embrase,
Et je chante enfin.

Parmis les phalanges
Des chœurs bienheureux,
Me mêlant aux anges,
Je chante avec eux.
De son souffle immense,
Un orgue puissant
Soutient la cadence
Du céleste chant.
Cet orgue, ô merveille !
Redouble son jeu,
Et je me réveille ...
Assis près du feu.

La tempête, au dehors, d'une haleine plus forte
Rugit ; comme un brigand des plus audacieux
Secoue, en forcené, le battant de ma porte,
Ebranle la maison d'un souffle furieux.

L'hiver, c'est le retour des longues causeries
En tête à tête avec les vieux livres aimés,
Les fleurs du temps passé ne s'y sont pas flétries ;
Nous trouvons leurs feuillets toujours plus parfumés.
Le vieux maître d'antan soupire plus suave
Sur le clavier, le soir, faiblement éclairé ;
L'inspiration surgit et court brûlante lave
Jusques à notre cœur qui tressaille égaré.

Et près de mon foyer, ce doux soleil de l'âme,
Enjoué, souriant, l'amitié vient s'asseoir.
Je me sens réchauffé à sa joyeuse flamme !
Puis-je me rappeler la neige et le ciel noir ?

Sous le ciel le plus sombre
L'hiver a ses douceurs,
Et le bonheur sans ombre
Peut venir à nos cœurs.
Malgré neige et froidure,
Malgré glace et frimas,
Tout seul dans la nature
Le cœur ne gèle pas.

A MONSEIGNEUR
A. A. CHERRIER, P. A.

LE BAISER D'UN ENFANT

LE BAISER D'UN ENFANT



Le baiser d'un enfant, c'est frais comme une rose,
On le sent plein de vie, et c'est si douce chose !
L'enfant qui vous le donne a ce puissant moyen
D'unir intimement votre cœur et le sien.

De la vie, en effet, l'enfance est bien la fleur :
Gracieuse comme elle, elle en a la fraîcheur.
Nous voudrions pouvoir la garder immortelle.
Hélas ! la fleur s'effeuille et l'enfance est comme elle.

Nous sentons, frémissants, de notre être tomber
Chaque jour quelque chose : un pétale léger !
Voulons-nous retenir le pétale fragile :
Nous sommes impuissants. Le temps est plus agile.

Le printemps est passé : mais l'été aussitôt
Gonfle les fruits vermeils qui vont murir bientôt.
Et muri par les ans, l'homme aussi lui s'efforce
De faire quelque bien ; c'est le fruit de sa force.

Le jardin se dépouille, il devient triste et nu ;
Le soleil n'est plus chaud et l'hiver est venu.
Et chez l'homme, beauté, force, ardeur, tout s'efface,
Le temps emporte tout : l'hiver est là ! tout passe !

LES VENDEURS
CHASSÉS DU TEMPLE

LES VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE



Jésus montait au temple en un matin de fête ;
Le soleil empourprait les murs de la Cité,
Et de ses rayons d'or auréolait la tête
Du doux maître aux regards pleins de suavité.

Le temple s'élevait rayonnant dans sa gloire,
Son pinacle doré de feux étincella,
Et Jésus, en passant, jeta sur le prétoire
Un regard douloureux qui perçait l'au-delà.

Jésus marche à pas lents : Soudain, au pied des marches,
Il s'arrête un instant. De ses yeux courroucés,
Fixés sur le parvis, il voit, là, sous les arches,
Des marchands sans tenue aux gestes déplacés.

Apres au gain, criant pour arrêter la foule,
Ils offrent pour de l'or colombes et béliers,
Genisses et taureaux. Le marchandage roule
Ignoble et plein de bruit, se brisant aux pilliers.

Et dans les profondeurs de l'enceinte sacrée,
Fermant le Saint des Saints, le grand voile apparaît.
La foule des vendeurs se démène affairée
Jusqu'au lieu où jadis seul le prêtre priait.

Jésus jette un regard vers le saint tabernacle
Puis, il fixe les cieux ! Sa face resplendit,
Son être tout entier par un soudain miracle
Exhale le Divin, et le Maître grandit.

C'est le Juge inflexible en présence du crime ;
C'est le grand défenseur de tous les droits de Dieu ;
Et Celui qu'on invoque au temple de Solyme
Est son père insulté ! Son regard est de feu.

Une corde gît là, au travers d'une table :
Le Maître s'en saisit, la plie à triple tour
Et de ce fouet vengeur, le Jésus tout aimable,
Terrible en son courroux, fait tout fuir à l'entour.

Les étaux renversés : Des cages entr'ouvertes
Les colombes ont fui. Roulant sur le pavé
Tintent les pièces d'or. Gémissant sur leurs pertes,
Les usuriers s'en vont fuyant le fouet levé.

Le fouet vengeur tournoie ; et cinglés de morsures,
Les marchands fous de peur poussent des cris perçants,
Mais le regard divin les crible de brûlures
Plus cuisantes cent fois. Oh ! ces yeux si brûlants !

Mais c'est la voix du maître encor bien plus terrible
Qui sonne comme un cor en des accents vainqueurs,
Cette voix du Rabbi les poursuit et les crible
De coups plus redoublés qui flagellent leurs cœurs.

" La maison du Très-Haut, la maison de mon père
— Et les mots véhéments s'entremêlent de pleurs —
" C'est l'asile de paix, la maison de prière
" Et, par vous, la voici caverne de voleurs ! "

Les fuyards sont bien loin, la terrible parole
Les poursuit sans relâche ; et les échos hurleurs
S'enflent de mille voix. Le terrible mot vole
Toujours plus loin, toujours plus fort : Voleurs ! Voleurs !

A MONSEIGNEUR
L. P. A. LANGEVIN

ET JÉSUS DORMAIT

ET JÉSUS DORMAIT

Jésus dans la barque de Pierre
Se laissait aller au sommeil,
Et la mer au reflet vermeil
Semblait dormir aussi sous la grande lumière.

Dans le sombre des touffes d'arbres,
La Capharnaum orgueilleuse,
Tout là-bas, s'étend paresseuse
Et mire dans les eaux les blancheurs de ses marbres.

Cosraïn et Bethsaïda
Dans un milieu plein de verdure
Sommeillent pleines de luxure
Mêlant leur souffle au souffle impur de Magdala.

Jésus, dans la barque immobile
Dort d'un sommeil mystérieux ;
Les apôtres silencieux
Le contemplent craintifs. Leur foi est si fragile !

Pierre soudain voit apparaître
A l'horizon un noir nuage.
Il fait signe à tout l'équipage ;
Mais il n'ose troubler le sommeil de son maître.

A l'instant même, un fin zéphir
S'en vint se jouer dans la voile ;
Il fraichit et gonfle la toile,
Et la mer se réveille et se met à frémir.

Capharnaum se couvre d'ombre,
L'ombre couvre aussi Magdala,
Cosraïn et Bethsaïda !
Il accourt en grondant comme un grand voile sombre.

Comme un bélier puissant, le vent frappe les tours,
Fauche les oliviers dans tous les alentours :
Les étendards romains plantés sur les murailles
Sont déchirés, hachés, emportés comme pailles.
Le fracas de la foudre aux sanglantes lueurs
Se mêle au vent qui hurle en sanglots pleins d'horreurs ;
Et les peuples lassifs des ignobles cités
Se pensent aux enfers déjà précipités.
Aux hurlements du vent, au fracas de la foudre
Et dans le tourbillon des murs réduits en poudre,
Répondent mille cris de rage et de fureur
Qu'arrache à ces damnés l'angoisse ou la terreur.

Et la barque s'enfuit au sein de la tourmente.
Les apôtres hagards et muets dépouvante,
Ou plongent dans l'abyme ou montent sur les flots :
Le vent semble à la mort hurler à longs sanglots,
Et d'un puissant coup d'aîle, il déchire la voile,
Brise net la mâture ; et les lambeaux de toile
Semblent, planant au loin, de sinistres oiseaux,
Qui de vertige près, vont plonger dans les eaux.
La vague qui déferle et frappe à la figure
Les apôtres mi-morts, fait craquer la membrure
Du bateau qui tournoie et tangue affreusement,
Et le Seigneur Jésus dort là paisiblement.

Tous ensemble, serrés dans une étreinte folle,
Les disciples enfin d'une seule parole
Implorent le Seigneur, bagayants de frissons.
" Secourez-nous, Seigneur ! Seigneur, nous périssons ! "
Et Jésus s'éveillant fait un signe, et la houle
Se calme à l'instant même ; et le bateau qui roule
S'affermit sur les flots. Le soleil radieux
Charge de pourpre et d'or l'immensité des Cieux ;
Et nimbé d'or aussi, Jésus vient d'apparaître :
Et Pierre à deux genoux adore le doux Maître !

A M. L'ABBÉ J. D. V.

MAISON AMIE

MAISON AMIE

Là-bas, dans ce buisson d'aulnes et d'églantiers,
Un rossignol redit sa preste ritournelle
Tandis que deux pinsons, fuyant à tire-d'aîle
Vont se faire la cour sous les chênes altiers.

Tout chante, tout sourit le long de ces sentiers ;
Mais rien ne soustrait l'âme à ses calmes ivresses,
Rien ne trouble les sens, que les tièdes caresses
Et les chastes baisers des zéphirs printaniers.

Le ruisseau, respectant mes molles rêveries,
Semble à peine froler ses deux rives fleuries
Et, discrète, la fleur se perd sous le gazon.

Mais que m'importerait le doux parfum des roses
Le chant des gais oiseaux, tout le charme des choses,
Si je ne trouvais là... ton cœur et ta maison ?

A L'ABBÉ E. LEPAHUN,
brancardier

LA DERNIÈRE ABSOLUTION

LA DERNIÈRE ABSOLUTION

Sous la pluie des obus, tout au bord d'un grand bois,
Deux brancardiers s'en vont à leur cueillette sainte.
Ils vont l'oreille au guet et s'arrêtent parfois,
S'efforçant, anxieux, de saisir une plainte,
Ou le cri de douleur triste appel du blessé ;
Et la puissante voix de la lutte sans trève
Couvre tout ! Mais soudain, par les nôtres pressé,
L'ennemi va plier, et sur lui court et crève
Une trombe de fer, fauchant ses bataillons.
La bayonnette au poingt, se ruant à la gloire
Emportés par " la charge " en vivant tourbillons.
— Les clairons enragés sonnent " La goutte à boire."—
Les nôtres brisent tout. Les soldats allemands
Sont broyés aux longs cris de " Rheims " et de
[" Termonde "?
Et nos héros à nous, haletants et sanglants,
Enivrés et vainqueurs sont grands comme le monde.

Et les deux brancardiers, aux éclats de la charge,
Vers le cœur du combat se sont mis à courir :
C'est là qu'est la moisson, car à chaque décharge
Et Français et Teutons sont fauchés, vont mourir.
Sous le vent des shrapnels, sous les éclats de bombe,
Pour sauver une vie et pour dompter la mort
Il suffit d'un moment. Dans la grande hécatombe
Ils vont à la moisson ; ils vont porter comfort
A ceux qui sont frappés ; ils courent hors d'haleine.
Halte ! voici quelqu'un qui s'affaisse à l'instant.
Est-il blessé à mort ?... Il respire avec peine !...
Simple blessure du cou. " Courage, Lieutenant ! "
Sous l'orage de fer, un pansement rapide

Et déjà le blessé est mis sur le brancard.
Son souffle est plus aisé, sa face est moins livide.
Allons, fuyons la mort ! Au large sans retard !
Ils vont courbés en deux, marchent avec prudence
Pour éviter tout choc à leur noble fardeau ;
Encor quelques efforts, ils sont à l'ambulance
Cachée en un replis sur le bord du plateau.
Un sifflement sinistre, une explosion affreuse,
Et les porteurs, hélas ! sont frappés tous les deux.
Quoi donc, mort implacable et funeste glaneuse,
Il faut pour t'assouvir ce spectacle hideux ?
Ici rien n'est hideux : La mort a ses grandeurs !
L'officier ranimant ses forces qui renaissent
S'efforce à secourir à son tour ses sauveurs ;
Mais il voit du premier les membres qui s'affaiblissent.
" Rien à faire, " dit-il. Il lui ferme les yeux.
L'autre semble dormir et vraiment, il respire.
Il est baigné de sang, mais il passe un sourire
Sur sa lèvre violette. Il lève un de ses bras,
Attire sur son cœur qui bat avec violence
L'officier tout tremblant et murmure tout bas :
" Il faut vous conserver, lieutenant... pour la France. "
Il se tourne à grand peine et de son corps sanglant
Il fait comme un rampart à l'officier qui pleure.
Son pauvre cœur faiblit... son corps est pantelant...
Mais il soupire encore : " Eternelle demeure ! "
" Mon officier ?... Moi, je suis prêtre... Voulez-vous ? "
Le lieutenant se signe et de sa voix tremblante
Il dit : " Bénissez-moi... je me confesse à vous. "
Et dans la main du prêtre il met sa main brûlante.
Mystérieux symbole ! Au front du lieutenant
Le sang du prêtre coule. Et puis dans un sourire :
" *Introïbo* !... " Ses yeux vers le Ciel s'élevant :
" *Ad altare Dei !* "
C'est tout : le prêtre expire.

TABLE

L'hiver au coin du feu 7
Le baiser d'un enfant 13
Les vendeurs chassés du temple 17
Et Jésus dormait 21
Maison amie 23
La dernière absolution 27